FRC 1.22.1

[Achaintre]

LE LÉGISLATEUR

TEL QU'IL DEVROIT ÊTRE,

POÈME.

Case FRC 13373

O toi que le hasard ou bien un libre choix,
Sur nos têtes plaça pour nous donner des loix,
.....
.....
.....
.....
Apprends que tu n'as droit de commander, d'instruire,
Qu'autant que la vertu dans tes actes respire;
Et qu'un Législateur immoral ou pervers
Est le plus grand fléau qui frappe l'Univers.

Par N. L. A***.

Prix, 10 *sols*.

Se trouve à PARIS,

A l'Imprimerie de la Société Typographique des Trois Amis, rue S. Jacques, n°. 51;
Et chez tous les Libraires qui vendent les Nouveautés.

An 5 (1797.)

THE NEWBERRY LIBRARY

AVANT-PROPOS.

COMME depuis long-temps la poésie semble déchue de son ancienne splendeur, et qu'elle ne sert plus de nos jours qu'à décorer les boudoirs des belles ou l'antre infect de la calomnie, on trouvera peut-être tidicule de l'employer à tracer des règles de morale et de politique. En effet, dira-t-on, quelle grace peuvent avoir les maximes des Lycurgues, des Platon, des Montesquieu, des Rousseau, dans des vers uniformes, qui destitués des vives saillies de l'imagination dont s'honore notre moderne poésie, ne sont point capables de surmonter le dégoût que l'on a maintenant pour ces sortes d'ouvrages? Sans prétendre donner le mien comme un antidote contre l'ennui, je dirai seulement : que la poésie, loin d'être étrangère à la politique, en a, dès les premiers âges du monde, consacré les élémens ; que les premières lois écrites l'ont été dans le langage des dieux, et que le dessein des législateurs qui ont employé ce style étoit d'adoucir les mœurs sauvages

des humains, et de graver plus profondément dans leurs esprits, par le moyen d'un certain rythme, les préceptes qui devoient contribuer au bonheur de l'homme en société. On voit donc, d'après l'exemple de tant de génies créateurs, que la chose n'est pas sans exemple, et que je ne fais que suivre des routes déjà battues.

On demandera peut-être quel est l'homme assez hardi pour faire la leçon aux sages du siècle. Est-ce un philosophe ? non. Un savant ? non. Un législateur enfin ? encore moins. C'est un simple particulier, qui n'a pas même d'existence politique ; et comme notre âge est fait pour enfanter des monstres de toute espèce, comme on voit des mâçons juges, des cordonniers administrateurs, des comédiens généraux, des femmes presque nues, des hommes bien fourrés, des valets en carrosse, des maîtres à la portière, des gueux enrichis, des riches mourans de faim; l'auteur a voulu parfaire le tableau, en montrant un écolier précepteur des précepteurs du monde. C'est une folie, j'en conviens, mais tel qui en rit est peut-être encore cent fois plus fol que moi.

LE LÉGISLATEUR

TEL QU'IL DEVROIT ÊTRE,

POÈME.

DE la sagesse en vain je veux chanter les lois
Et tracer les devoirs des peuples et des rois ;
Avant de commencer, une crainte secrète
Me dit que j'entreprends une tâche indiscrète ;
Que pour prix de mes soins, pour prix de mes efforts,
Je pourrai bien venir échouer sur les bords.
Eh bien, je me restrains : mais quoi qu'en puisse dire
De certains charlatans la mordante satyre,
Il faut au moins, lecteur, te présenter à nud
Le portrait d'un Phénix en ce temps inconnu. (1)
Si quelque chose y manque, excuse ma vieillesse,
Et d'un esprit tardif la trop grande foiblesse.

(1) Inconnu ! Non certes : jamais la terre ne fut si fertile en Législateurs que depuis quelques années : sans compter deux ou trois mille qui ont déja brillé sur notre horison politique, combien d'autres qui n'attendent que le moment pour courir la même carrière, sans doute avec autant de succès que leurs prédécesseurs ! Heureuse France ! pépinière de grands hommes ! le génie de la liberté frappe du pied, et de ton sein fécond sortent pour notre bonheur des bataillons entiers de Législateurs de tout genre et de toute espèce !

Le temps moissonne tout, et son activité
Entraîne dans sa course avec rapidité,
L'enfant et le vieillard et les corps politiques.
États, principautés, empires, républiques,
Tous à la même fin arrivent tôt ou tard,
Et n'obtiennent souvent qu'un moment de retard.
Rome, la Macédoine, Athène et Babylone,
Du monde tour-à-tour ont occupé le trône,
L'ont perdu tour-à-tour, et de leurs grands succès
Ne nous ont rien laissé que de tristes regrets.
Du Dieu qui nous régit tel est l'ordre immuable,
Que le corps politique incertain, variable,
Comme ouvrage de l'homme ait un commencement,
Une croissance, un terme, un dépérissement;
Et que semblable en tout à l'ouvrier fragile,
Qui lui-même est formé d'une mouvante argile,
Il éprouve en son cours des changemens divers,
Qui servent de leçons à l'aveugle Univers.
Ce seroit donc tenter une chose impossible,
Que de se proposer de rendre indestructible
Ce qui de sa nature est court et limité;
Autant vaudroit bâtir pour une éternité.
Mais à force de temps, de travail et de peine,
On peut, sans se flatter d'une espérance vaine,
En dirigeant des lois le salutaire frein,
Aux règles du devoir plier l'esprit humain;
Réformer les abus, les préjugés détruire;
Jetter les fondemens d'un florissant empire,

A son pays qu'on aime apporter le bonheur,
Et s'en rendre le père et le législateur.
Ce projet est sublime, et part d'une grande ame
Que l'amour du bon ordre et de la gloire enflamme,
Mais souvent il expose à des revers fâcheux
Qui rendent le succès contraire et périlleux.
Le pas est plus glissant, la chûte est plus terrible,
Que l'élévation n'est flatteuse et sensible ;
Et dans ce poste enfin, il n'est point de milieu :
Il faut être un Cromwel, ou bien un demi-dieu.
O vous, qui dévorés d'une flamme civique,
Consacrez vos travaux à la cause publique,
Et par les nœuds sacrés des plus sages décrets,
Voulez des nations fixer les intérêts !
Consultez vos moyens avant que d'entreprendre ;
Sur-tout dans votre objet, gardez de vous méprendre ;
De la présomption prévenez les écarts,
Et fuyez les écueils semés de toutes parts.
Si des Confucius les maximes sacrées,
Après quatre mille ans sont encor révérées :
Des Solons, des Numa si la postérité
A consacré les noms à l'immortalité,
De combien d'imprudens les honteuses folies
Dans un oubli total restent ensevelies ;
De combien de tyrans l'odieux souvenir
Passera d'âge en âge aux siècles à venir !
Rassembler dans les bois des peuplades errantes,
Au joug de la raison les rendre obéissantes,

Fonder sur la justice une société,
Maintenir entre tous la paix, l'égalité,
Ou d'une nation dans le vice vieillie,
Aux plus rares vertus asservir le génie ;
Réunir en un mot tant d'esprits différens,
Tout de feu pour le mal, au bien indifférens ;
Voilà tout à-la-fois le plus pénible ouvrage,
Et de l'esprit humain le plus brillant partage.
Il vous faut avant tout, ce profond sentiment
Du sage, du héros, précieux ornement,
L'amour de la Patrie : ardente et vive flamme,
Dont la chaleur embrâse et pénètre notre ame.
Il vous faut plus encor : ce magnanime cœur,
Ce corps robuste et sain, cette mâle vigueur,
Ce courage indompté qui brise les obstacles,
Surmonte la fortune, enfante des miracles ;
Il vous faut ce génie ardent, impétueux,
Vaste dans ses desseins, simple et majestueux,
Dont l'autorité sainte en impose au vulgaire,
Dont le flatteur abord sait captiver et plaire,
Qui seul des vrais talens sait connoître le prix,
Et par l'enthousiasme enchaîner les esprits.
Tel un fleuve orgueilleux dans sa course rapide,
Suit sans s'en écarter la pente qui le guide,
Et sans distinction renverse les roseaux,
Ainsi que le rocher qui résiste à ses eaux ;
Telle et plus droit encor, vers son but s'achemine,
D'un bon législateur l'ame noble et divine.

Mais pour votre pays quelque parfait amour,
Qui brûle en votre cœur et l'anime toujour ;
Quelque zèle agissant, quelque bouillant courage,
Dont un heureux destin vous fasse l'avantage ;
Et quelque rare esprit qui vous vienne des cieux,
Ces dons pour vous sont nuls et même dangereux,
Si du cœur des humains vous n'avez la science,
Et des antiques faits l'entière connoissance.
L'homme pendant sa vie à lui-même opposé,
De contradictions paroît un composé.
Misérable jouet de l'espoir, de la crainte,
Son cœur est pour lui-même un vaste labyrinthe,
Où sans cesse perdu dans d'immenses détours,
Il passe à se chercher la moitié de ses jours.
Problême inconcevable et surprenant mystère,
Tantôt il vole au ciel et tantôt rampe à terre.
Quelquefois dur, avare, injuste, ambitieux,
Il couve des forfaits, des complots furieux;
Et quelquefois aussi doux, aimable, sensible,
Il sent de la vertu le charme irrésistible.
Voilà donc le chaos qu'il vous faut débrouiller,
C'est ce marbre impoli qu'il vous faut travailler;
Et c'est dans cette mer orageuse et profonde,
Que vous avez souvent à faire agir la sonde.
Pour bien connoître l'homme, il faut dès son berceau,
Le suivre pas à pas jusques à son tombeau ;
Le prendre lorsqu'il sort des mains de la nature,
Examiner comment cette ame droite et pure,

Séduite par l'exemple et l'institution,
Monte au premier degré de la corruption ;
Comment cette jeunesse ardente et courageuse
Devient à son pays nuisible et dangereuse ;
Comment l'homme en tout temps à la fausse grandeur
Immole sa santé, ses biens et son honneur ;
Comment dans sa vieillesse, affable et respectable,
Il devient à la fois chagrin insupportable ;
Enfin, soit que le sort le traite en favori,
Soit aussi qu'il le frappe en aveugle ennemi ;
Sans cesse analyser ses goûts et ses caprices,
Et ses talens réels et ses vertus factices.

Mais c'est peu de le voir en l'ombre retiré,
Travaillant pour lui seul, aux autres ignoré.
Sachez l'accompagner au temple de mémoire ;
Avec attention le suivre dans l'histoire.

Là, vous verrez passer et paroître au grand jour,
Comme sur un théatre amenés tour-à-tour,
Les peuples policés et les peuples sauvages,
Les lâches, les héros, les insensés, les sages,
Les princes vertueux et les cruels tyrans,
Les rois aimans la paix et les fiers conquérans,
Et ces hommes divins dont les rares lumières
Rendent à la raison des nations entières,
Et ceux qui secouant le flambeau de l'erreur,
Vont prêcher en tous lieux le meurtre et la terreur.

Du passé la science en préceptes fertile,
Toujours indispensable et jamais inutile,

Pour le législateur est un guide certain
Qui de la politique applanit le chemin.
Ainsi, soit qu'il vous faille adoucir des Nomades,
En corps de nation réunir des peuplades,
De vos gouvernemens affermir les ressorts,
Du vice audacieux comprimer les efforts,
Ou changer de l'état, ou conserver la forme,
Ou bien lui redonner une marche uniforme,
A l'histoire des temps toujours ayez recours,
Elle sera pour vous d'un important secours.
Elle vous apprendra, par quel secret mobile
On peut fixer un peuple inconstant, indocile;
Lui montrer à chérir, à respecter les dieux;
Le rendre à sa patrie utile et précieux;
Lui faire aimer les loix, pratiquer la justice,
Fuir le mensonge impur, la fraude et l'artifice.
De-là, vous transportant dans cette antiquité,
Dont on admire encor la simple majesté,
Elle vous montrera, Cérès, Mercure, Orphée,
Amphion, Dardanus, et Cadmus et Thésée,
Aux féroces humains faisant quitter les bois,
Leur élevant des murs, et leur dictant des lois.
Elle vous montrera, Minos et Polycrate,
Zalencus, Carondas et Ligurgue et Socrate,
De l'infâme anarchie étouffant les fureurs,
Par de sages décrets ramenant tous les cœurs.
Elle vous montrera les enfans de la guerre,
Dont le nom fut jadis la terreur de la terre,

Ces Romains par Numa, dans la morale instruits,
De ses saintes leçons recueillans les doux fruits;
Et ces simples pêcheurs, ces fugitifs habiles (1),
Qui du sein de la mer font éclore des villes;
Et ces rois qui du haut d'un modeste pavois, (2)
Des vainqueurs des vaincus établissent les droits,
Et ces mortels enfin dont l'utile science
De leurs concitoyens eut la reconnoissance,
Et reçoit maintenant de la postérité
Un hommage éternel justement mérité.
L'histoire de tout temps fut l'école du sage,
Et de la vérité le plus bel apanage.
Sans l'histoire, en un mot, en législation,
On avance sans guide et sans direction.
Mais ce n'est pas-là tout : cette seconde étude
En exige une encor plus pénible et plus rude,
Car lire son devoir dans les siècles passés,
Est bien avantageux, mais ce n'est pas assez.
Le passé du présent totalement diffère.
Chaque siècle revet un nouveau caractère.
Telle institution, admirable autrefois,
Nous deviendroit contraire et nuisible à la fois.
Si donc vous desirez affermir votre ouvrage,
L'étayer de façon qu'il dure davantage,

---

(1) Les Vénitiens.

(2) Les premiers rois francs : on leur conféroit le souverain pouvoir en les élevant sur un bouclier au milieu de l'armée.

Aux exemples frappans qu'offre de tout côté,
A ses admirateurs la sage antiquité,
De vos contemporains joignez la connoissance,
Et du siècle présent l'utile expérience ;
Étudiez les mœurs de cent peuples divers ;
Allez et voyagez, parcourez l'Univers.
Le voyage pour l'homme est un excellent maître,
Il élève son cœur, il agrandit son être,
Détruit ses préjugés, rabaisse son orgueil,
Et sauve sa raison d'un dangereux écueil.
Pour le législateur, quelle noble ressource !
De précieux trésors quelle abondante source!
Qu'ils sont grands, les Solons, lorsqu'avec tant de soin
Ils affrontent les mers, et vont chercher au loin
Ces importans secrets qu'un intérêt sordide
Déroboit aux regards du vulgaire timide !
Lorsqu'ils prennent leçon du philosophe Indien,
Du Chaldéen discret, du sage Égyptien !
Qu'il est grand, celui-là, qui maître d'un empire,
Avant de gouverner commence par s'instruire,
Endosse sur la pourpre un habit d'ouvrier ;
De l'Europe parcourt jusqu'au moindre atelier,
Et rentre en ses états, après trois ans d'absence,
Rapportant pour trésor l'étude et la science!
Qu'il est beau de le voir couronnant ses travaux,
Transformer ses sujets en des hommes nouveaux!
Que ce dernier exemple inspire de courage !
Qu'il ajoute au plaisir qu'on tire du voyage !

Voyagez donc : non pas comme ce curieux, (1)
Qui cherche seulement à repaître ses yeux ;
Mais en homme de goût, en politique habile,
Qui sait sacrifier l'agréable à l'utile.
Parcourez les déserts, les campagnes, les bois,
Visitez la chaumière et le palais des rois.
Passez tout en revue : esprit, législature,
Religion, beaux arts, commerce, agriculture,
Que rien ne vous échappe ; avec attention,
Examinez, pesez de chaque nation
Les vices, les vertus, les excès, la sagesse ;
Les pertes, les succès, la force ou la foiblesse ;
Que tout également tourne à votre profit,
Du bien comme du mal le sage s'enrichit.
Le mal vous apprendra ce que vous devez faire ;
Ou pour le réparer, ou pour vous y soustraire ;
Et le bien vous dira, qu'afin de réussir,
Vous devez le connoître et puis vous y tenir.
Ensuite, revenant avec cette assurance
Que donne le savoir joint à l'expérience,

(1) Voilà un singulier moyen que l'auteur propose. Quoi! pour être bon législateur, il faut avoir voyagé, avoir tout observé par ses yeux ; comme si aujourd'hui, sans sortir de son cabinet, on ne pouvoit pas voyager à son aise et sans risque. Mais Pierre-le-Grand ? Pierre-le-Grand avoit sa méthode, et nous la nôtre ; d'ailleurs, pourvu que le peuple ait des lois pour son argent et qu'il soit content, voilà tout ce qu'il nous faut.

Vous pourrez établir sur un bon fondement,
Sur des principes sûrs votre gouvernement.
L'histoire du passé, l'histoire de notre âge,
S'uniront de concert pour polir votre ouvrage.
Mais n'allez pas non plus follement entêté,
Pour des peuples lointains, ou pour l'antiquité,
Vous écarter du but de la sage nature,
Ni dans de vains projets errer à l'avanture,
Sur le mol Sybarite enter le fier Anglais,
Ni sur le Turc esclave amander le Français;
A des peuples nombreux nés pour le monarchique,
Offrir imprudemment l'état démocratique. (1)
Dans ses opinions, souvent trop engagé,
Le peuple à cet égard veut être ménagé.
Gardez donc à chacun son propre caractère,
Et veillez avec soin à ce qu'il ne s'altère.
Votre peuple est-il doux, sensible, bienfaisant?
Est-il dur ou grossier, facile ou complaisant?
Est-il ouvert et franc, belliqueux, intrépide,

---

(1) Ceci ne doit s'entendre que d'un état qui passeroit brusquement d'une monarchie absolue à une pure démocratie; ce qui, vu la nombreuse population que l'on suppose, ne sauroit absolument réussir avec honneur et profit. Quant aux états monarchiques qui se constituent en républiques, et adoptent un gouvernement représentatif, l'auteur n'en dit rien. Le changement est il bon? l'état y gagne-t-il? C'est l'experience qui doit le montrer, et c'est à la postérité seule qu'il appartient d'en juger.

Ou bien lâche, trompeur, hypocrite et perfide ?
Jouit-il d'un ciel pur et d'un heureux climat ?
Ou bien éprouve-t-il un éternel frimat ?
A ses premiers besoins la terre suffit-elle,
Ou trouve-t-il sur mer une chance plus belle ?
Voilà ce qu'il importe avant tout d'observer ;
C'est par-là qu'il vous faut votre étude achever.
Le peuple qu'avec peine on apprivoise, on touche,
Est semblable au cheval ombrageux et farouche,
Qui se cabre, regimbe et ne sent plus de frein,
Lorsqu'à l'arrêter court quelqu'un, s'obstine en vain ;
Mais qui devient soumis à la main qui le guide,
Alors qu'à le flatter son maître se décide.
Sachez donc, au moyen d'un modeste début
Le tourner doucement et l'amener au but ;
Sans la heurter de front, attaquer sa paresse,
Ou sans l'exaspérer adoucir sa rudesse ;
Vaincre ses préjugés, sans les anéantir,
Des erreurs de son cœur aussi le garantir, (1)

(1) Les hommes sans préjugés sont les philosophes. Et Dieu sait quels philosophes ! Le monde doit les connoître aussi ; on a vu de leurs œuvres. Un peuple sans préjugés seroit un peuple froid, insensible, égoïste. Pour peu que l'on ait étudié la nature, on n'ignore pas que les plus belles vertus, les actions les plus héroïques, tiennent souvent à certains préjugés qu'il seroit non-seulement ridicule, mais encore dangereux de vouloir détruire. Ainsi, vaincre les préjugés, signifie les diriger de la manière la plus convenable à l'intérêt et à la gloire de la nation qu'on veut organiser.

Sans

Sans qu'à son changement sa vanité s'oppose ;
Enfin, du danger même où son orgueil l'expose,
Extraire l'instrument de sa propre grandeur,
C'est-là qu'on reconnoît le vrai législateur.
Ainsi, pour obtenir ce succès favorable,
De connoître le peuple il est indispensable.
Sans cela, croyez-moi, foible enfant du hasard,
Votre ouvrage dans peu croule de toute part. (1)
A ce dernier effort, à cette connoissance,
Par la raison dictée, ajoutez l'éloquence ;
Non celle qui du fourbe est le perfide espoir,
Mais celle qui de l'ame est le parfait miroir.
Ajoutez des talens cet accord admirable,
Qui fait écouter l'homme en le rendant aimable ;

Les bornes de cet ouvrage ne permettent pas de s'étendre davantage sur cet article. L'auteur laisse aux observateurs impartiaux le soin de faire l'application du principe.

(1) L'auteur en demande trop pour être écouté. Quoi ! vouloir exiger d'un législateur qu'il passe une partie de sa vie à observer les hommes, à étudier l'histoire, à parcourir le monde, à connoître le peuple qu'il doit instruire ; à ce compte, on n'en trouveroit guères. Cette méthode étoit bonne au vieux temps ; mais à présent, elle peut tout au plus former un savant de collège et non un législateur à la mode. Observer les jolies femmes, fredonner quelques ariettes nouvelles, courir les cercles, les bals, les spectacles ; voilà le vrai moyen de dicter des loix commodes, agréables et charmantes.

Ajoutez-y de plus ce fin raisonnement,
Cette saine logique et ce discernement,
Qui vous font découvrir les effets et les causes,
Et sous leurs vrais côtés vous présentent les choses.
Alors à votre esprit donnez un libre essort,
Entrez dans la carrière où vous conduit le sort.
Mais que dis-je? arrêtez: pour corriger les autres,
Pour réformer leurs mœurs, connoissez-vous les vôtres?
Votre cœur est-il pur? est-il au bien porté?
Est-il semblable en tout à la divinité?
Car, eussiez-vous acquis d'Ulisse la prudence,
De Calchas le savoir, de Nestor l'éloquence?
Ces dons, sans la vertu, sont des fruits desséchés,
A l'arbre qui les porte en naissant arrachés,
Et plus souvent encor, sont des traits homicides
D'autant plus dangereux et d'autant plus perfides,
Qu'ils s'offrent aux mortels sous l'abord séduisant,
Sous l'éclat emprunté d'un mérite imposant;
Qu'avant tout, la vertu préside à votre ouvrage,
Que la religion reçoive votre hommage. (1)

---

(1) Un peuple sans religion ne pourroit être qu'un peuple de brigands, son législateur un scélérat, sa constitution un monstre en morale et en politique. Ou plutôt, disons mieux: il n'a jamais existé de peuple qui n'ait adoré une divinité quelconque. Si quelquefois des hommes téméraires, impies et sacriléges se sont efforcés d'anéantir cette croyance si utile au bonheur du monde; semblables à ces feux perfides qui pendant une nuit obscure égarent et trompent le voyageur,

Que ce beau sentiment gravé dans notre cœur,
Qui porte nos regards vers un Dieu créateur ;
Que ces principes vrais de justice éternelle,
De respect filial, d'amitié fraternelle,
Ne soient point des mots dont les sons négligés
Passent dans votre esprit pour de vieux préjugés.
De la religion, l'image consolante,
Soutient dans le malheur une ame chancelante ;
Au de-là du tombeau prolonge son espoir,
Et l'arrache aux accès d'un fatal désespoir.
De la religion, la crainte salutaire,
Oppose au criminel un puissant adversaire.
Car ne prétendez pas par des supplices vains,
Par la terreur des loix effrayer les humains ;
La nature perverse est toujours la plus forte,
L'homme entre en sa maison, la loi reste à la porte.
Nos loix n'ont trop souvent qu'un effet passager ;
Un rien peut les détruire, un rien peut les changer ;
Souvent le scélérat, par une prompte fuite,
Par l'intrigue ou par l'or, échappe à leur poursuite ;

---

ils ont entraîné dans un abîme sans fond quelques malheureuses victimes ; mais le plus grand nombre a dissipé l'illusion, et repris les douces chaînes qu'un moment d'ivresse lui avoit fait briser inconsidérément. Ah ! si la religion est une erreur, que cette erreur doit nous être chère ! Et combien est coupable celui qui prétend déchirer un voile derrière lequel on n'apperçoit qu'un noir tissu d'amertume et d'horreur !

Mais d'en haut, les décrets infinis, éternels,
Ne sont point au pouvoir des fragiles mortels ;
Le crime en vain se cache, une vive lumière,
Le poursuit et le frappe au centre de la terre.
Croyez donc en un Dieu protecteur des humains,
Qui tient le sort du monde en ses puissantes mains ;
Que le peuple le voye au jour de la vengeance,
Pesant ses actions d'une égale balance.
Mais n'allez pas aussi, par un zèle affecté,
Coupables par excès, cruels par piété,
Nous le montrer sans cesse armé de son tonnerre,
Des traits de son courroux épouvantant la terre.
Voyez le tel qu'il est, offrez-le à notre cœur,
Juste, compatissant et rémunérateur.
Que ses aimables loix passant par votre bouche,
Ne nous présentent rien qui ne console et touche,
Et que par votre exemple instruit à le servir,
Dans son culte chacun trouve un secret plaisir.
Il est encore un point non moins indispensable,
Source de nos vertus, trésor inépuisable ;
Un point sans lequel seul il n'est pas de vrai bien,
Sans lequel tout languit et le reste n'est rien,
Appliquable à tous lieux, appliquable à tout âge,
La honte du méchant, le triomphe du sage :
La morale, ce mot que tout législateur
Doit avoir à la bouche et graver dans son cœur,
Nous trace des vertus l'éloquente peinture.
La morale, des cieux auguste géniture,

Par ses heureux efforts, engendre l'équité,
La modération, l'exacte probité,
L'union, le bon ordre avec la tempérance,
La régularité, le maintient, la décence.
La morale ajoutée à la religion,
En est le terme heureux et la perfection.
La morale pour l'homme est un censeur sévère,
Qui toujours le reprend, le convainc et l'éclaire.
La morale fait plus : elle est pour les états,
Ce qu'aux ouvriers sont la règle et le compas.
La morale, en un mot, tient le sort des empires,
Elle les rend meilleurs, jamais ne les rend pires;
Pendant sept siècles, Rome obéit à sa voix,
Pendant sept siècles, Rome est l'arbitre des rois;
Et lorsqu'à ses leçons Rome devient rebelle,
Rome devient esclave et périt avec elle.
O toi que le hasard ou bien un libre choix
Sur nos têtes plaça pour nous donner des lois!
Apprends, que sans les mœurs, sans la saine morale,
Au-dessous de la brute un homme se ravale;
Apprends que sans les mœurs, tu parle vainement,
Qu'il n'est point de bonheur, point de gouvernement;
Apprends, que tu n'as droit de commander d'instruire,
Qu'autant que la vertu dans tes actes respire,
Et qu'un législateur immoral ou pervers,
Est le plus grand fléau qui frappe l'Univers!
Est-il législateur, cet homme méprisable,
Que tourmente de l'or la soif insatiable?

Qui dans l'art de piller, instruit abondamment,
Du sang des malheureux s'engraisse impunément ?
Qui doublement ingrat, et doublement perfide,
De son pays qu'il trompe, adroit liberticide,
Fait des droits de son peuple un odieux trafic,
A l'or de l'étranger vend le bonheur public ?
Sont-ils législateurs, ces corrupteurs infâmes,
Dont la doctrine impure empoisonne nos ames,
Qui maîtres de débauche et de corruption,
Erigent en vertu la dissolution,
Le luxe destructeur et le concubinage,
De la vérité font un affreux badinage,
Et transforment ainsi, par un abus fatal,
L'esprit en pur instinct et l'homme en animal ?
Est-ce un législateur, qui dans sa rage impie,
A son ambition immole sa patrie ?
Qui pour l'anéantir, détestable assassin,
Dans des flots de son sang, plonge et lave sa main ?
Est-il législateur, celui-là dont l'audace,
Des Sylla, des Néron suit dignement la trace,
Dont les atroces loix écrites dans le sang,
Sauvent le seul coupable et perdent l'innocent ;
Dont les proscriptions épouvantent la terre,
Font frémir à son nom l'un et l'autre hémisphère ?
Non, ce n'est qu'un barbare, un monstre, un forcené !
De flammes, de bourreaux qu'il aille environné,
Jusqu'au fond du Tartare, en ses noires manies,
En rage, en cruauté, surpasser les furies !

Mais qu'il est différent cet homme généreux
Dont le rare génie et les talens heureux,
La piété sincère et la pure morale,
Fixèrent notre choix sans trouble et sans cabale!
Qui, chargé d'établir les droits d'un peuple entier,
Ne fait point de ce poste un sordide métier!
Qui de sa nation, fidèle mandataire,
Dans le bien qu'il a fait voit celui qu'il doit faire,
Règne par la raison, non pas par la terreur,
Et goûte avec transport l'indicible bonheur
De voir ses citoyens dégagés de leurs chaînes,
Jouir en l'adorant du seul fruit de ses peines!
Tel est l'exemple auquel il faut vous attacher.
C'est dans ce beau chemin que vous devez marcher.
Qu'une vertu rigide, et simple, et sans emphase,
Aux loix que vous dictez serve toujours de base;
Qu'un savoir soutenu par l'observation,
Prépare par degré votre opération.
Qu'une constance aussi courageuse, intrépide,
Dans les plus grands dangers soit votre unique égide!
Et que l'économie ajoutant son ressort,
Consolide le tout par un nouveau renfort.
La sage économie est au corps politique
Ce qu'elle fut toujours à l'état domestique.
Que le chef de famille ait pour notre malheur
Un esprit dérangé, faux ou dissipateur;
Des créanciers bientôt vous verrez la poursuite,
La famille éplorée à l'hôpital réduite.

Que le législateur ait les mêmes défauts;
C'est la mort de l'état et le comble des maux. (1)
Au hasard et sans choix les finances versées,
Dans ses débiles mains sont bientôt épuisées;
Et le trésor public ouvert à tous venans,
Est un champ de bataille où chacun des tenans
Ne songe qu'à tirer en ce commun pillage,
Et le dispute à l'autre en vol, en brigandage.
La voix de la raison déjà ne s'entend plus;
Les loix sont sans effet, les pouvoirs confondus.
Du nom de liberté couvrant leur perfidie,
La licence sans borne et l'infâme anarchie,
Aiguisent des poignards, dressent des échafauds,
De la guerre civile allument les flambeaux.
Dès-lors plus de réserve : une fureur barbare
Du cœur des citoyens subitement s'empare.
Le grand corps se déchire. Un avide étranger
Profite habilement de ce pressant danger;
Et ce frêle arbrisseau, frappé dans sa racine,
N'a pas même le temps de pleurer sa ruine.

---

(1) Il y a cette différence entre un père de famille sans conduite et un législateur ignorant ou dépravé, que l'un ne ruine qu'une famille à laquelle encore il reste quelquefois des bras pour travailler, et que l'autre par sa faute, plus souvent encore par sa mauvaise foi, en ruine cent mille auxquelles il ne laisse d'autre ressource que le fer, le poison, ou la rivière, témoin..... Mais c'est assez parler, il faut craindre d'en trop dire.

Voulez-vous éviter qu'un si cruel destin
De votre état naissant ne devienne la fin ?
Qu'il règne en votre ouvrage une noble harmonie ;
Des pouvoirs dispensez avec économie ,
Formez un tout parfait, dont l'intime union
Entretienne du corps la vie et l'action.
Que des chefs pour le bien l'autorité soit pleine ;
Que le peuple à leurs voix obéisse sans peine.
Mais ne traitez pas l'homme en esclave abattu ,
Par l'arbitraire seul et par la crainte mu.
Que sa soumission , par la raison guidée ,
Soit sur le vrai mérite et sur l'amour fondée.
Qu'une liberté douce , et sage, et sans écart,
Même contre l'excès lui serve de rampart,
Le sauve également des traits du despotisme,
Et rallume le feu de son patriotisme.
Que toujours la prudence accompagne vos pas.
Sachez émonder l'arbre, et ne l'ébrancher pas.
N'imitez pas ces fous , dont l'imprudent délire
Ne songe qu'à briser, renverser et détruire.
Corrigez quelquefois ; mais que le changement
Se fasse avec douceur et successivement,
Les révolutions , même très-legitimes,
Ne s'opèrent jamais sans désordre et sans crimes.
Ayez horreur du sang. Sachez que des humains,
Et la vie et l'honneur reposent dans vos mains ;
Que la peine au délit toujours proportionnée,
Jamais de la terreur ne soit environnée.

Avec tous vos voisins entretenez la paix.
La guerre est trop souvent l'école des forfaits.
La guerre la plus juste et la plus glorieuse,
Devient presque toujours coupable et désastreuse.
Ecartez avec soin, des postes et des emplois,
Ces hommes sans conduite, et sans mœurs, et sans loix,
Ces intrigans fieffés, et ces chercheurs de place
Dont le zèle apparent n'est que pure grimace.
Que la seule vertu près de vous ait accès;
Il n'est qu'elle qui puisse assurer vos succès.
De vrais législateurs, éclairés, économes,
Ne doivent ignorer comme on forme les hommes.
Pour avoir des sujets dignes de vos desseins,
Tels que vous les voulez qu'ils sortent de vos mains;
Qu'une éducation robuste et vigoureuse
Vous donne une jeunesse instruite et valeureuse;
Que l'amour du travail, l'ordre et l'activité,
Vous apportent l'aisance et la fécondité.
De vos villes sur-tout bannissez la mollesse,
Les modes de caprice et la délicatesse.
Mais aussi n'allez pas traiter en ennemis,
Et les ris, et les jeux, et les plaisirs permis.
Laissez en liberté folâtrer la nature.
Que le commerce enfin, les arts, l'agriculture,
Sans le secours d'autrui, contentent vos besoins.
A les faire fleurir, appliquez tous vos soins.
Plus que vous ne pensez ce point est nécessaire.
Sans eux l'état languit ou reste tributaire.

Jamais sans bon motif n'établissez d'impôt.
Que le trésor public soit pour vous un dépôt;
Mais un dépôt sacré dont vous soyez avare.
L'avarice, en ce genre, est une vertu rare.
Gardez-vous bien aussi, par trop d'attention,
D'entraver de l'argent la circulation.
Tenez bien le milieu, ménagez les finances;
Retranchez l'inutile et les folles dépenses;
Mais dans les cas urgens alors n'oubliez-rien :
Voilà par quel secret, voilà par quel moyen,
Alliant la prudence avec l'économie,
Vous verrez à souhait votre tâche finie.
Le peuple avec transport, pour prix de son bonheur,
Vous nommera son père et son législateur ;
Et quand même du tems l'imperceptible outrage
Par de puissans efforts détruiroit votre ouvrage,
Par mille et mille voix votre nom répété,
Passera d'âge en âge à la postérité.
Heureux, cent fois heureux, ce peuple à qui le sage (1)
D'un bon gouvernement procure l'avantage!
Ce peuple, qui tranquille et maître de son cœur,
Fuit d'un nom fastueux la funeste douceur!
De la discorde en vain, la trompette fatale,

---

(1) Voilà encore un peuple éclos du cerveau des poëtes, dira la critique. Non, ne vous en déplaise, il en a existé de semblables, et même en ce moment.

Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.

Du plus haut de l'olympe à la rive infernale,
Fait retentir les cris de vengeance et de mort;
Sans crainte du naufrage et regardant du port,
Il rit des vains carreaux que la cruelle apprête,
Et sans s'en émouvoir voit crever la tempête.
L'union, la concorde et leurs aimables fruits,
Sont les biens, les seuls biens qui charment ses esprits.
Mais qu'un voisin jaloux lui déclare la guerre,
Qu'il arme contre lui les princes de la terre,
Vous le verrez alors, terrible en son courroux,
Sur ses fiers ennemis appesantir ses coups,
Voler rapidement de victoire en victoire,
Etonner l'univers du seul bruit de sa gloire;
Et d'un clément vainqueur réunissant les traits,
Aux ennemis vaincus offrir encor la paix;
Eh! quel vivant tableau, quel spectacle admirable,
Vous présente au-dedans ce peuple respectable!
Quel amour pour les loix! quel respect pour les dieux,
Pour des parens chéris quels sentimens pieux!
Quel zèle vigilant! quelle ardeur mutuelle
Resserre les liens de l'amour fraternelle!
Quelle fidélité dans les engagemens!
Quelle sincérité dans la foi des sermens!
Comme dans leurs besoins l'un pour l'autre ils s'entr'aident!
Comme les jours heureux l'un à l'autre succèdent!....
Là du cultivateur secondant les efforts,
La terre sous ses mains se couvre de trésors.

Ici du commerçant centuplant les richesses,
La mer avec plaisir le comble de largesses.
Plus loin, dans les cités, du haut de ses ramparts,
La jeunesse s'exerce et cultive les arts.
Par-tout, une vieillesse et sage et révérée,
Juge les différens, tient la place d'Astrée.
Tout s'aime, tout s'unit, tout s'anime et renaît;
Et quand le voyageur interdit, stupéfait,
Pour observer ce peuple aborde la frontière,
Il s'écrie : ô séjour! ô terre hospitalière!
Tu montres à nos yeux, tu surpasses encor,
Ce siècle fortuné qu'on nomma l'âge d'or!

FIN.

Voici une petite fable que le lecteur ne me saura pas mauvais gré d'avoir ajoutée, d'autant plus qu'elle entre dans le plan de l'ouvrage, et peut à notre égard lui servir de conclusion.

FABLE.

LE HIBOU ET LES OISEAUX.

Dans le creux d'un vieux chêne, un hibou solitaire,
Loin du fracas de la ville et des cours,
Couloit paisiblement ses jours,
Sa sagesse profonde et sa vie exemplaire,
L'avoit, ce disoit-on,
Mis en si grande renommée,
Qu'on l'appelloit par-tout l'oracle du canton.
Un jour chez la gent emplumée,
Survint grand' révolution
Où maints aigles perdirent
Leur réputation,
Où maints vautours subirent
Un juste châtiment.
Pour aviser plus mûrement
Aux besoins de l'état, aux soins de la finance,
De son obscur séjour, malgré sa résistance,
On fait sortir notre hibou,

Il parle, et ses avis sont reçus à genou,
Il approuve, dirige,
Relève, abat, corrige
Et tranche du législateur;
Bientôt avec vigueur
Il veut couper le mal en sa racine,
De l'infâme déprédateur
Et du perfide agioteur
Assurer la ruine;
Mais c'est-là l'écueil redouté
Où vient se briser notre sage;
Vouloir anéantir le vol, l'agiotage!
Ah! quelle indignité!
De la plainte aussi-tôt on en vient au murmure,
Du murmure à l'injure,
Bref: du réformateur, chacun embarrassé,
Ne garde plus de mesure,
A coup de bec il est chassé.
Au diable la sagesse,
Dit-il, en regagnant son trou,
D'en croire cette enchanteresse
Je ne serai jamais si fou;
Pour amander un peuple inconstant et volage
On s'égosilleroit en vain,
Des hiboux le plus sage
Viendroit y perdre son latin.

FIN.